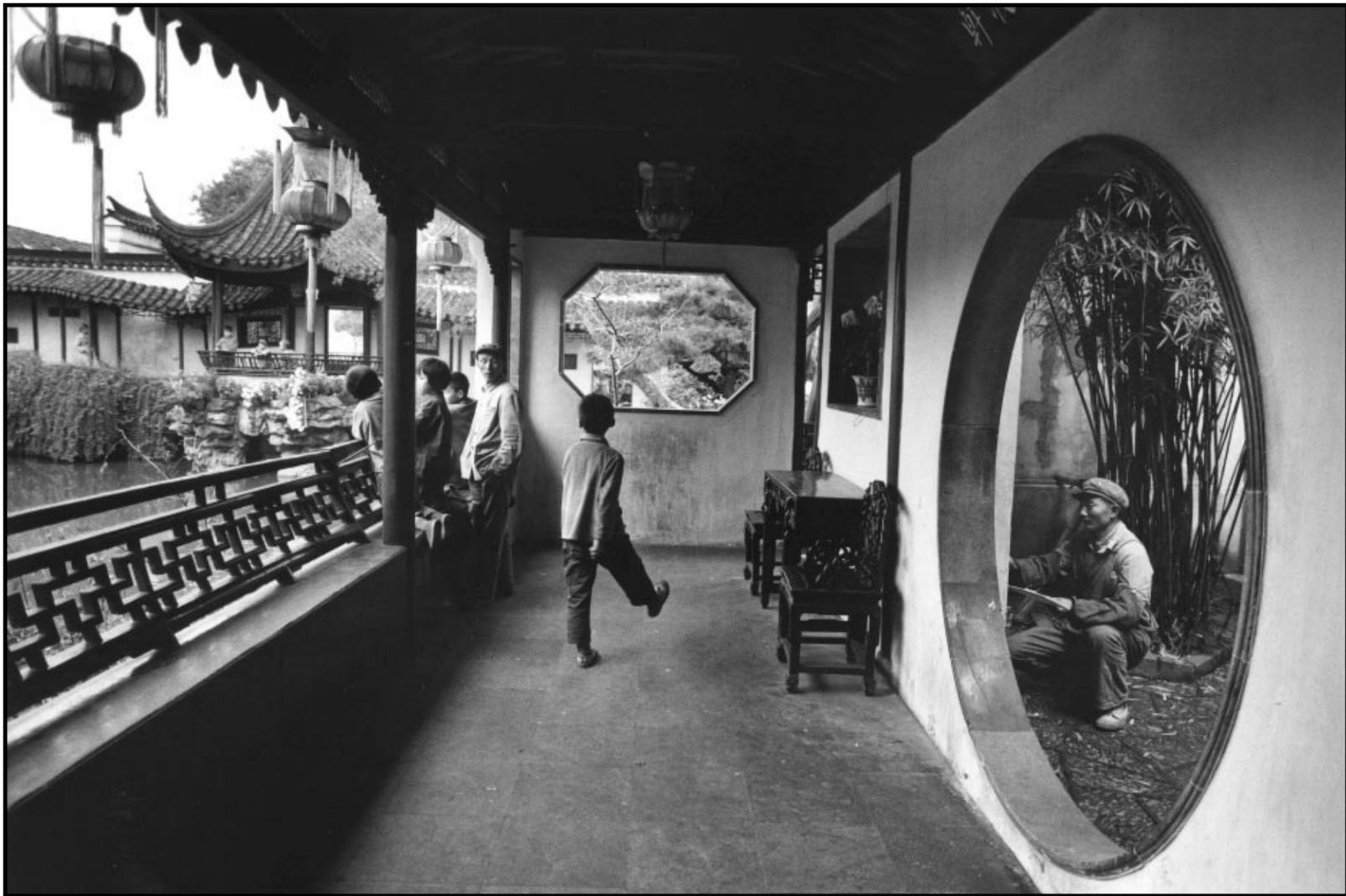


Terres d'Asie



Dans le jardin de l'Humble Administrateur, hublots, rectangles, losanges et éventails encadrent la nature comme des tableaux

Suzhou entre deux paradis

Enivrée de modernité, l'ancienne villégiature des lettrés chinois chamboule ses vieux quartiers mais préserve ses canaux et ses jardins-poèmes

PROVINCE DU JIANGSU de notre envoyée spéciale

Roues contre roues, on pédale sous une voûte de verdure. Wei, cheveux de jais tressés jusqu'aux reins, lunettes d'intellectuelle, jeans et baskets, se laisse guider par le flot. A califourchon derrière elle, Fei, sa fille, deux papillons blancs piqués dans les cheveux, a la grâce d'une ballerine sur un poney. On file le long de Shiquan Jie, la rue des nouveautés, des bars-restaurants et des boutiques dernier cri. Les branches de platanes, l'« arbre français », s'entrecroisent au-dessus des cyclistes. C'est dimanche. Ciel bleu intense, douce lumière d'automne.

Impossible de ralentir, la vague déferle dans les deux sens. A croire que tout Suzhou est à vélo. Fondée voilà deux mille cinq cents ans, l'ancienne capitale (10 km²), verrouillée par un canal circulaire et sillonnée par un réseau de voies d'eau, compte quelque 300 000 habitants, autant que sous les Song (960-1127), époque de son âge d'or. La population triple lorsqu'on ajoute les quartiers étalés de part et d'autre du damier central. A l'ouest, la nouvelle ville est en pleine expansion, à l'est, le parc industriel de haute technologie et ses gratte-ciel, en partie financé par Singapour, sort de terre. Deux ailes-moteur, aime à rappeler Zhang Xinheng, le maire, qui affectionne la métaphore de l'oiseau. « Suzhou est la cinquième ville la plus riche de

Chine », affirme-t-il dans son discours du 21 septembre, prononcé à l'occasion de la Fête de la soie, vaste foire commerciale avec flonflons et braderies rappelant les « 3 J » des Galeries Lafayette.

Wei fait la moue. Un drôle de grincement bat la mesure à chaque coup de pédale. On freine. On s'arrête. Wei s'inquiète de l'état de l'engin. « Où

Au pays des Immortels

« Yin, c'est s'adapter aux mouvements du terrain, s'accorder à la géométrie du lieu, tailler les branchages qui gênent, aménager les cours d'eau pour qu'ils viennent caresser les rochers. Le mur crénelé se détache sur le ciel et semble flotter dans l'air ; et le pont enjambe l'eau, tel un arc-en-ciel. Un petit plan d'eau qui s'étiole est suffisant pour chasser la torpeur estivale ; cent « mu » de champs peuvent retentir plus que le printemps. Transplanter quelques bambous et les placer devant une fenêtre, et quelques poiriers dans les différents cours. Pourquoi aller chercher au loin ce qu'on peut avoir auprès de soi ? Il est loisible de trouver des lieux isolés et profonds, même au milieu des tumultes de la ville. Avec la splendeur des fleurs, on peut faire la fête toute la journée ; sous la clarté de la lune, continuer le banquet jusqu'au milieu de la nuit. Ecrire de nombreux poèmes, et s'imaginer au pays des Immortels. Le corps vit au gré du ciel et de la terre. »

Ji Cheng (extraits du Traité des jardins, 1635)

va-t-on ? Dans les jardins ! Mais c'est pour les touristes ! » s'exclame-t-elle dans un anglais parfait. Non, les jardins ne l'intéressent pas. C'est du passé. Elle préfère le nouveau parc d'attractions façon Disneyland installé en périphérie.

Le coup de frein a provoqué l'embouteillage. Ne jamais s'arrêter brutalement, telle est la loi de la rue. Ici, les flots s'écoulent sans heurts. Chacun règle sa trajectoire et sa vitesse sur celles des autres. Aux carrefours, les fluides se rencontrent, s'entremêlent et se libèrent en se frôlant. Ralentir l'allure en douceur, voilà la règle. Alors, quand on ne connaît pas son chemin, mieux vaut s'égailler le long des ve-

nelles et suivre les berges peu fréquentées. Au bord du canal de ceinture, occupée à sa lessive, M^{me} Zhou Yui Ping, littéralement « Jade, Fleur de lotus », disparaît sous un chapeau conique. « Tous les jardins sont dans l'ancienne ville, il faut les visiter », lance-t-elle en hurlant sa fierté, pour couvrir le vacarme des péniches chargées à bloc de pierreaille. Quai-dépotoir et usines d'un

homme muni d'une sacoche en skaï. On avance, à pas comptés, porté par la marée jusque dans la galerie à zigzags qui offre un travelling sur le chef-d'œuvre. Les angles de vue démultipliés excitent la curiosité. On ne voit pas, on devine. Là, un kiosque sur une mini-colline constituée d'amas rocheux, en face un pavillon-bateau posé sur l'eau, ici une grotte, plus loin un rideau de bambous et le buisson rouge de l'étable.

« Telle une peinture shanshui qui se dévoile au fur et à mesure de son déroulement, un jardin ne doit s'apprécier qu'au fur et à mesure de la progression du promeneur », dit un ancien texte. On passe d'une scène à l'autre, en regardant à travers de drôles de fenêtres. Les paysages sont fixés par des percements dans la paroi. Hublots, rectangles, losanges, éventails encadrent la nature comme des tableaux.

Le jardin de l'Humble Administrateur, non seulement le plus célèbre, mais aussi le plus vaste, date des Ming. « Il atteint la perfection, c'est un modèle », affirme Chen Congzhou, peintre et calligraphe, retraité de l'université de Tongji, dont le travail de recensement et de restauration a fait connaître Suzhou à travers le monde. Selon le vieux maître, « un jardin est toujours lié à l'histoire et au pouvoir. Espace de méditation et de recueillement, créé par des gens de grande culture ». A quatre-vingts ans, il n'a rien perdu de sa fougue quand il déclare que « cet art s'est perdu ».

Le Barbare n'y entend rien s'il ne décrypte les idéogrammes. Un jardin se lit comme un poème. Deux caractères peints en cartouche dans un kiosque disent : « Le pavillon où l'on accueille le vent. » « La lune claire, le vent frais apaise l'âme », commente avec chaleur M. Tang. Et le pro-

jeune homme muni d'une sacoche en skaï. On avance, à pas comptés, porté par la marée jusque dans la galerie à zigzags qui offre un travelling sur le chef-d'œuvre. Les angles de vue démultipliés excitent la curiosité. On ne voit pas, on devine. Là, un kiosque sur une mini-colline constituée d'amas rocheux, en face un pavillon-bateau posé sur l'eau, ici une grotte, plus loin un rideau de bambous et le buisson rouge de l'étable.

homme muni d'une sacoche en skaï. On avance, à pas comptés, porté par la marée jusque dans la galerie à zigzags qui offre un travelling sur le chef-d'œuvre. Les angles de vue démultipliés excitent la curiosité. On ne voit pas, on devine. Là, un kiosque sur une mini-colline constituée d'amas rocheux, en face un pavillon-bateau posé sur l'eau, ici une grotte, plus loin un rideau de bambous et le buisson rouge de l'étable.

homme muni d'une sacoche en skaï. On avance, à pas comptés, porté par la marée jusque dans la galerie à zigzags qui offre un travelling sur le chef-d'œuvre. Les angles de vue démultipliés excitent la curiosité. On ne voit pas, on devine. Là, un kiosque sur une mini-colline constituée d'amas rocheux, en face un pavillon-bateau posé sur l'eau, ici une grotte, plus loin un rideau de bambous et le buisson rouge de l'étable.

■ Chine : culte au sommet

Dans un décor d'estampe, des milliers de pèlerins affrontent le brouillard et le froid pour gravir les pentes du mont Emei, la plus élevée des quatre montagnes saintes du bouddhisme chinois. p. 20 et 21

■ Inde : les temples des vallées perdues

Sur les contreforts de l'Himalaya, de petits palais de maharajas et des sanctuaires coiffés d'ombrelles. p. 22

■ Vietnam : nostalgie en roue libre

Dans le chaudron grouillant de l'ex-Saigon, découverte d'un lieu familier où l'on rêve d'une ville que l'on n'a pas connue. p. 23

■ Inde : la ville des nababs

Quand Asaf Ud Daulah fit de Lucknow sa capitale, il transforma une modeste bourgade en une cité fastueuse que ses successeurs allaient à leur tour couvrir de palais et de mosquées. p. 24

ELLIOTT ERWITT / MAGNUM

et y reconstituait la grande nature pour pouvoir l'admirer sans sortir de chez lui ».

Florence Evin
Lire la suite page 20

LA CHINE

[ESCAPADE PÉKINOISE]
9 jours à Pékin à partir de **5 800F** Paris/Paris
Hôtel 5*, 1 journée et demi de visites.

[LES CAPITALES IMPÉRIALES]
13 jours à partir de **8 900F** Paris/Paris
Pension complète - Pékin, Xian, Nankin, Suzhou, Shanghai.

Voyageurs
EN CHINE

55, rue Sainte-Anne 75002 Paris - ☎ Opéra / Pyramides
Tél. : 01 42 86 16 40 - Site internet <http://www.vdm.com>

>> Demandez nos brochures
3615 VOYAGEURS
ou 3615 VDM

Je souhaite recevoir votre brochure Voyageurs en Chine 98

Nom Prénom
Adresse
Code Postal Ville

■ **ASIE NATURE.** Nullement déprimée par les effets néfastes des incendies tenaces qui ravagent son voisin indonésien, la Malaisie joue résolument la carte de l'écotourisme. Avec ses 14 millions d'hectares de forêt tropicale (les réserves de Danum Valley, Pedu Lake, Tasik Kenyir et Endau Rompin ou les parcs nationaux du mont Kinabalu et de la péninsule de Taman Negara sont prisés des amateurs d'escalade et de trekking), ses côtes ourlées de jardins de coraux (les îles de Pangkor, Langkawi ou Penang attirent les passionnés de sports nautiques), les plages de l'Etat de Terengganu (sanctuaires des tortues de mer géantes) et les spectaculaires grottes du Sarawak, le pays collectionne les sites naturels spectaculaires. De quoi séduire nombre de voyageurs français dont Asia, Asika, Blue Lagoon, Chinesco, le Club Méditerranée, Forum Voyages, Fleuves du monde, Iles du monde, Jet Tours, Itinérances, Kuoni, le Monde de l'Inde et de l'Asie, Nouvelles Frontières, Planète, Yoketai, Voyageurs du monde et Ylang Tours, qui propose plusieurs circuits originaux notamment sur les pas du planteur-écrivain Henri Fauconnier ainsi que des séjours en famille.

Renseignements dans les agences de voyages et à l'Office du tourisme, 29, rue des Pyramides, 75001 Paris, tél. : 01-42-97-41-69. A noter le récent guide *Malaisie* de Michel Gilquin (Éditions du Dauphin). Côté aérien, signalons, depuis juin, les vols sans escale (12 h 45) de la compagnie Malaysia Airlines (12, boulevard des Capucines, 75009 Paris, tél. : 01-44-51-64-20) entre Paris et Kuala Lumpur.

■ **TREKKINGS EN ASIE.** Paradis des randonneurs, le Népal est à l'honneur chez Nouvelles Frontières qui y programme 14 circuits comportant une partie trekking de difficulté variable en fonction de l'altitude. Citons un « Népal à pied et en bateau » (trois semaines, 12 950 F avec le vol) avec sept jours de marche facile et trois jours de rafting ; une randonnée de treize jours vers l'Annapurna (vingt jours, 12 200 F avec le vol) et un circuit d'un mois (12 950 F avec le vol) dont dix-huit jours de trekking en haute altitude pour atteindre le camp de base de l'Everest et gravir le Gokyo Peak. Egalement une randonnée au Bouthan (vingt et un jours dont six de marche, 22 900 F avec le vol), un trekking au Sikkim (trois semaines dont onze de marche, 12 300 F avec le vol) et un safari en jeep de Katmandou à Delhi (dix-huit jours, 13 900 F avec le vol). Renseignements au 08-03-33-33-33.

Suzhou

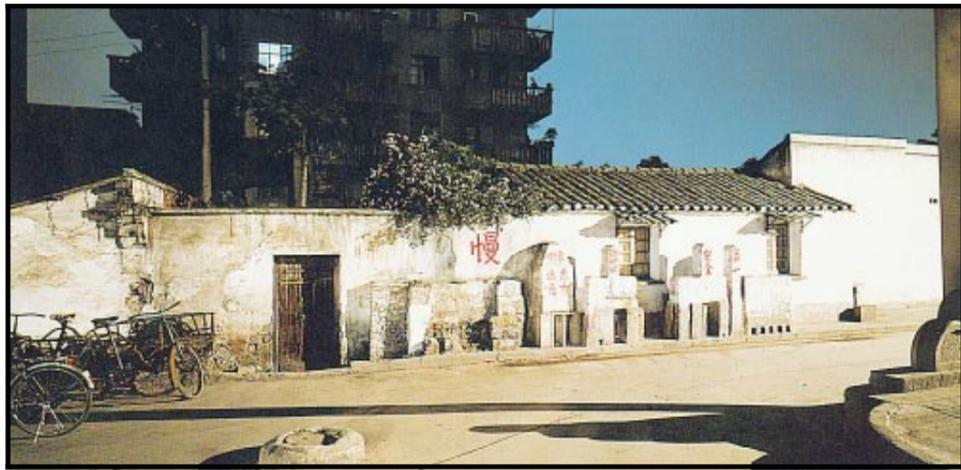
Suite de la page 19

Sous les Ming et les Qing, on dénombrait plusieurs centaines de ces villégiatures privées. La Venise chinoise, cité florissante du pays de l'eau, qui fournissait Pékin en soie, en riz et en poisson, avait su attirer par son art de vivre et son agréable climat nombre de dignitaires. Ces propriétés appartenant aux mandarins, aux riches marchands, aux anciens brigands, aux lettrés malchanceux et aux prostituées de renom coulant de vieux jours à Suzhou, rappelle, avec humour, l'enfant du pays, Lu Wenfu (*Vie et passion d'un gastronome chinois*). Aujourd'hui, il reste, seulement, soixante-quinze de ces jardins. Une quinzaine d'entre eux ont été restaurés. Quatre devraient être inscrits en décembre sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

Un dicton affirme que « le ciel abrite le paradis ; la terre, Suzhou et Hangzhou ». Quoi de plus normal alors que ce chiffre record de 20 millions de touristes, dont 400 000 étrangers, enregistrés chaque année à Suzhou ? Autant de visiteurs qu'il en était prévu à l'exposition universelle de Séville ! Se pose le problème de leur transport et de leur logement. Déjà la ville basse, lacis de ruelles pavées et de canaux bordés de maisons basses d'un étage coiffé de tuiles rondes et noires, apparaît de toutes parts mutilée.

En 1992, l'avenue Ganjiang, est-ouest, à quatre voies, a été ouverte pour desservir le vieux centre marchand qui traditionnellement entoure le temple taoïste. De place en place, des pâtés de maisons sont rasés. En circulant à bicyclette, on remarque le signe *Zhai* (« à démolir »), peint en rouge sang sur les crépis blancs comme un sceau de la honte. Signe d'exclusion d'autant plus surprenant qu'il règne dans ces antiques rues une gaieté et une bonhomie sans pareil. Les vieilles gens, occupés à mille tâches, sont le ciment du quartier. Ils cherchent l'eau au puits, se chargent du ravitaillement, s'occupent des enfants et lavent les seaux d'aisance chaque matin.

Le manque de confort – les toilettes sont publiques – et la vétusté des bâtisses de briques et de torchis ont décidé de la municipalité à adopter une solution radicale. « Le centre historique a été divisé en 54 îlots », explique Qiu Xia Xiang. Le responsable de l'urbanisme est flatté de faire visiter le « bloc 37 », correspondant au quartier Ping Jiang où « tout a été rasé et reconstruit dans le style d'autrefois ». Dans la nouvelle artère vouée au commerce, les crépis sont blancs et les toits noirs. Au rez-de-chaussée les boutiques, en haut les appartements qui, do-



OLIVIO BARBIERI

Lacis de venelles et de canaux, la vieille cité apparaît de toutes parts mutilée

tés du confort moderne, sont à louer ou à vendre. Dans une arrière-cour, un temple bouddhiste de la période Song a été sauvé. Transformé en usine comme de nombreux sites anciens, il vient d'être rendu au culte. La charpente et les piliers de la salle des prières ont tenu bon, à l'image des deux ginkgos centenaires qui en gardent l'entrée. Le 18 septembre, la cérémonie religieuse était destinée à « enlever toutes les poussières », confie avec gravité le bonze solitaire qui enregistre, dans un cahier safran tout neuf, les souscriptions pour la restauration du sanctuaire.

En plein midi, les rues piétonnes du centre, enguirlandées de publicité Marlboro et Coca-Cola, sont encombrées d'étals et de badauds. Les escalators clinquants des grands magasins affichent complet. A l'intérieur du Xuan Miao, temple taoïste du Mystère, il n'y a pas âme qui vive, hormis une paysanne en fichu, qui, à genoux, dit ses prières. L'imposante pagode de bois sombre ne fait plus recette. Sous l'auvent extérieur, une joyeuse bande de retraités tient séance en ignorant le lieu saint. Non, ils n'ont rien à voir avec le taoïsme, répondent-ils d'un seul élan, au milieu des volutes d'encens. Pas plus que M. Tang. « J'ai vu la révolution culturelle, confie l'affable professeur, et les cruautés des gardes rouges. Je crois seulement à ceux qui restent vivants. »

Sur un porche, on lit « Shanxi Hui Guan ». Mais rien n'indique au promeneur que se cache là une ravissante scène d'opéra de plein air, bâtie sous les Qing par la guilde des banquiers du Shanxi. Voilà dix ans, les galeries en bois ont été restaurées et un charmant petit musée aménagé. Le tout survit dans l'oubli. Pourtant, la troupe, musiciens et chanteurs de haut vol, improvise volontiers une représentation. A l'improvvisu, Han Tie Yan, « Puissance de l'acier », s'empare du micro puis attaque d'une voix cristalline l'histoire de Xi Yu. En une fraction de seconde, « le merveilleux opé-

ra » revit. Et Han Tie Yan, métamorphosée en célèbre prostituée, clame son amour malheureux. Morceau très célèbre du répertoire Kun Qu.

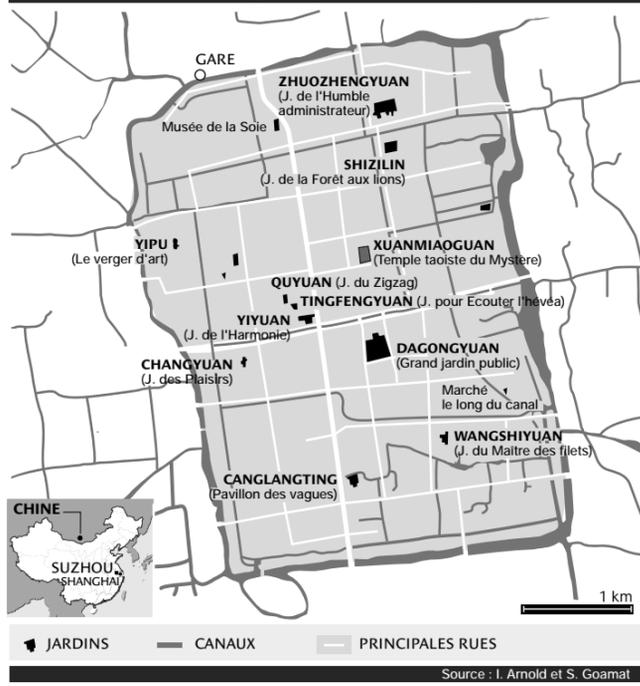
« Seuls ceux qui sont riches peuvent éprouver ce qu'est le manque de culture », argumente en privé, le maire de Suzhou. Le quadragénaire, diplômé d'Harvard, soutient que sa ville n'a pas les moyens d'entretenir tout ce patrimoine. Vendre à des capitaux privés, avec des règles très strictes de protection, serait une option. « Il faut décongestionner la cité pour la préserver, délocaliser une partie des 300 usines qui défigurent le centre ». Mais pour Zhang Xinseng, la priorité demeure le droit au *welfare*, le bien-être qui remplace le vieux système. Suzhou est en pleine mutation. Le revenu moyen par habitant aurait plus que doublé en cinq ans. Et la ville s'empare joyeusement des technologies de pointe pour bâtir

un paradis de la consommation.

A 13 heures, le Qu Yuan, textuellement « jardin Zigzag », demeure quasi désert. Havre de paix, dérobé derrière de hauts murs, au cœur même du tumulte. Parmi les kiosques et pavillons se trouve une maison de thé fort bien tenue. Quatre ouvriers y dégustent sur le pouce un plat de riz commandé à la gargote du coin. Le cabinet de lecture, tout en bois, encombré de tables carrées, donne plein sud. Les panneaux coulissants grands ouverts laissent entrer le soleil à flots. Mais rien ne distrait le petit garçon joufflu, pas même le bruit du vent sur les feuilles du catalpa. Solitaire, malgré son très jeune âge, il joue l'acrobate sur un fauteuil d'osier en copiant avec application les idéogrammes qui décoraient cette salle dite « du printemps éternel ».

Florence Evin

La ville historique de Suzhou et ses jardins



Carnet de route

■ **ACCES.** Suzhou est à une heure de train de Shanghai. Singapore Airlines est la seule compagnie aérienne à proposer des vols quotidiens Paris-Shanghai, via Singapour (7 050 F, tél. : 01-45-53-90-90) ; qualité du service et confort exceptionnels en classe économique : siège avec repose-pieds, écran vidéo individuel, téléphone, nécessaire de voyage (chaussettes, brosse à dents) etc ; Air China assure un seul vol sans escale Paris-Shanghai, le mercredi, ses deux autres vols transitent par Pékin (4 076 F, tél. : 01-42-66-16-58).

■ **AVEC QUI ?** Réservations à la carte chez Orient (tél. : 01-40-51-10-40), spécialiste des Routes de la Soie, avec l'aide duquel ce reportage a été réalisé. Compter 6 800 F pour une semaine (2 nuits à Shanghai et 4 nuits à Suzhou, par personne, depuis Paris). Orient programme pour l'hiver « La Chine à prix doux », dont un périple guidé « De soie et d'eau » autour de Suzhou (10 jours à partir de 6 750 F de Paris, groupe 10-20 personnes). Mêmes conditions pour un Shanghai-Suzhou-Pékin.

■ **SUR PLACE.** Circuler à bicyclette (à louer 2 F l'heure) en quête des jardins et de leurs maisons de thé. Gargottes et étals ambulants servent à toute heure, pour quelques francs, bouillon de nouilles parfumées et raviolis à la vapeur. Deux bonnes adresses : Lu Jin, proche de l'hôtel Nanlin, chez l'écrivain Lu Wenfu, et Xiao Chei Yuan près du temple Xuan Miao. Ne pas manquer l'ancien opéra et son musée, Shanxi Hui Guan, concert privé pour 200 yuans (150 F) ! S'adresser à M^{me} Han Tie Yan, tél. : 72-73-74-1.

■ **LECTURES.** *Vie et passion d'un gastronome chinois* de Lu Wenfu (Picquier poche-Unesco), des journées entières à Suzhou. *On Chinese gardens*, de Chen Congzhou (Tongji University Press). Le Guide Bleu Chine (Hachette) pour sa remarquable introduction de Simon Leys, *Les Chinois et leur passé*.

Dans un décor

EMEISHAN

de notre envoyé spécial

Ce matin-là, quelques milliers de pèlerins montent, sous la bruine, à l'assaut du sublime. Les plus intrépides empruntent la voie sacrée qui les conduira, de l'aube au crépuscule, vers la crête nuageuse et dentelée de l'Emei, « le mont des sourcils en broussailles ». Les autres préfèrent le téléphérique.

Entre gorges et cascades, l'escalier de pierre gravit un décor d'estampe, s'accroche aux reliefs de la forêt, plonge sous le flot végétal des mûriers, bambous, cèdres et fougères. Des sentiers en spirale parcourent ce sanctuaire botanique et animal, où rôde le panda rouge. C'est un monde d'une beauté sauvage et sereine, où l'âme du fidèle se purifie et s'exalte des mystères d'une nature poétique, que nourrissent mille croyances transmises du fond des âges.

L'Emei – 3 099 mètres – est la plus élevée et la plus solitaire des quatre montagnes sacrées du bouddhisme chinois qui, en la vénérant, fit sienne l'antique révérence de la religion féodale pour les hauteurs majestueuses. Aux yeux de la Chine ancienne, la montagne est l'émissaire terrestre de l'Auguste Ciel, l'univers des esprits d'où les prières s'envolent plus fructueusement vers le Souverain céleste. Tradition propice au bouddhisme venu d'une Inde qui vouait elle-même un culte fervent aux sommets. Plus prosaïquement, le mont Emei (Emeishan) et ses 15 400 hectares désormais protégés figurent, depuis décembre 1996, au patrimoine mondial de l'Unesco.

Ce jour-là tombe sur la cime une pluie fine, droite, silencieuse, confortant la statistique locale qui annonce, un peu trop précise, 322 jours de brume par an. L'écrivain-voyageur Colin Thubron, qui fit cette longue ascension il y a une quinzaine d'années, dans le brouillard et le froid, notait, un rien découragé : « L'endroit est hanté par l'eau, l'eau sous toutes ses formes. Des nuages de pluie arrivent en rafales. On n'entend que clapotis, éclaboussures et ruissellements ».

Certains rares après-midi pluvieux survient un phénomène étrange baptisé l'« auréole de Bouddha », que mentionnent déjà de très anciens écrits. Réfractée dans les particules d'eau des nuages, la lumière du soleil nimbe alors d'un halo d'arc-en-ciel l'ombre des pèlerins rassemblés sur le pic. Jadis certains dévots, croyant à un présage salutaire leur ouvrant la voie du nirvana, sautaient dans le vide en état d'extase.

Qu'importe cette pluie monotone pour Zhen, l'un des trente bonzes du temple du Sommet d'or, quand il neige ici cinq mois par an ! On l'imagine frigorifié, frappant son gong lorsqu'un pèlerin glisse dans le gros tronc de bois l'offrande qui le protégera « pendant mille automnes » avant de recevoir du moine, en modeste cadeau, un napperon jaune orné du sceau de la dynastie Ming (1368-1644). Depuis huit ans, Zhen veille sur le bel autel sculpté où les dragons bénéfiques côtoient la grue et le cerf, deux symboles de longévité.

L'aurore baigne dans une lumière laiteuse. La foule, déjà nombreuse,

Le Voyage en Indochine



VIENT DE PARAÎTRE : LE NOUVEAU CATALOGUE-VOYAGES

Le regard du spécialiste sur la diversité et la richesse de la péninsule indochinoise à travers 38 itinéraires à réaliser individuellement ou en petits groupes, extraits :

■ CIRCUITS ORGANISÉS AU DÉPART DE PARIS

Vietnam
22 jours 11 200 F
Birmanie
15 jours 10 500 F
Laos
10 jours 10 200 F

■ VOYAGES INDIVIDUELS À LA CARTE

programme et devis sur mesure



LA MAISON DE L'INDOCHINE

76 bis, rue Bonaparte (place Saint-Sulpice) - 75006 PARIS - Tél. 01 40 51 95 15 - Fax. 01 46 33 73 04
Lic. 075 95 05 07

Nom : _____ Prénom : _____ Je désire recevoir gratuitement
Adresse : _____
Code postal : _____ Ville : _____
 Le catalogue voyages
 Les rendez-vous culturels
 La fiche de vols

LE CHOIX DES GRANDS VOYAGERS

CIRCUITS CULTURELS
CIRCUITS NATURE GRANDS SPECTACLES
VOYAGES SUR MESURE

Le voyageur haut de gamme des sites culturels et naturels classés au Patrimoine de l'Humanité par l'UNESCO (50 destinations)

32, rue du LAOS - 75015 PARIS
Téléphone : 01 43 06 73 13

au sommet

d'estampe, des milliers de pèlerins gravissent le mont Emei, la plus élevée des montagnes sacrées du bouddhisme chinois

s'agglutine face au précipice et se photographie dans un décor d'azalées sauvages. Deux mille mètres plus bas luisent les rizières du Sichuan. Par temps clair, on aperçoit les contreforts du Tibet. Sur la rampe de l'escalier qui mène au sommet, des cadenas pendent par centaines. Des couples en lune de miel les ont accrochés pour sceller leur union éternelle avant de jeter les clés dans le vide.

Le grand sinologue Marcel Granet décrivait naguère la religion des Chinois – qui mêle confucianisme, taoïsme et bouddhisme – comme un « positivisme religieux », un « pragmatisme syncrétiste », où le peuple, indifférent au dogme, étranger au

Au fil de la soie

Né en Inde, le bouddhisme Māhāyāna (Grand Véhicule) fut introduit en Chine au I^{er} siècle de notre ère – sous la dynastie des Han – par des marchands qui empruntaient la Route de la soie. La foi nouvelle mit près de cinq siècles à s'établir solidement, profitant du morcellement de l'empire. Au VII^e siècle, il fait partie intégrante de la civilisation chinoise, au même titre que le confucianisme et le taoïsme. Les empereurs le patronnent au XIV^e siècle. Le bouddhisme lamaïque tibétain se développe à partir du XVII^e. L'art bouddhique a gravement souffert du vandalisme perpétré par les gardes rouges sous la révolution culturelle (1966-1976). La Constitution a rétabli la liberté religieuse en 1982. Le bouddhisme bénéficie depuis quelques années du regain de la vie spirituelle en Chine.

mysticisme, voire insensible à la foi, s'attache surtout au respect, humble et méticuleux, d'une foule d'usages, de menues pratiques honorant une croyance confuse dans les esprits.

Peu importent les formules religieuses, pourvu qu'elles se montrent efficaces ! On ne saurait, après tout, vénérer trop de dieux, et mieux vaut les avoir tous de son côté. La superstition tourne parfois au jeu, comme dans ce temple de Chengdu, la capitale du Sichuan, où l'on marche les yeux fermés vers un mur qu'il s'agit d'atteindre juste au cœur d'un immense caractère proclamant le « bonheur » (*Fu* en chinois).

Cette fidélité d'ensemble à un idéal profane, où tout rite peut être profitable, quelque 600 000 pèlerins

par an l'expriment dans les vingt-cinq temples et monastères de l'Emeishan (sur la centaine qui existait sous le règne des Ming). Ici, une jeune élégante, robe fendue et lunettes de soleil blanches, s'attarde devant les brûle-parfum en remerciant Bouddha pour avoir exaucé l'un de ses vœux, mais elle ne dira pas lequel... Là, un couple en voyage de noces venu de Chongqing – lui est policier, elle guide touristique sur le fleuve Yang-tsé – consacre trois jours de congé sur quinze à la visite du mont sacré.

L'« aimante dévotion » obéit à des gestes immuables. On se prosterne devant les statues du Bouddha. On récite les prières dans sa langue maternelle, mains jointes, agenouillé sur des coussins en patchwork. On enflamme par brassées les bâtonnets d'encens. La cloche ou le gong ponctuent les offrandes. A l'heure des offices, monte la grave mélodie des bonzes. Puis vient le temps du pique-nique. Sur les marches d'une pagode, un groupe de vieux paysans endimanchés avalent leur *tofu* – pâté de soja pimenté –, indifférents à la jovialité bruyante d'une famille chinoise de Malaisie.

Le panthéon du bouddhisme chinois a accueilli, au fil de son succès, des dieux secondaires et des êtres mythiques qui ont envahi son art, réinterprétant les figures originelles du Grand Véhicule (Māhāyāna). Au Sichuan, domine la silhouette de Kuanyin, avatar local – et féminin – du Bodhisattva Avalokiteshvara, adjoint du Bouddha-Sauveur Amitābha, qui promet aux dévots une renaissance bienheureuse. Déesse de la miséricorde, Kuanyin délivre de toute peine et conduit les âmes au paradis d'occident. Vêtue d'une ample robe, un léger sourire sur ses lèvres rouges, elle porte la bannière et la casquette à encens.

La protection de l'Emei incombe au Bodhisattva Puxian, « le tout favorable ». Sa statue de cuivre et de bronze doré – 62 tonnes ! – veille, depuis mille ans, sur le temple Wanning, le plus ancien de la montagne, épargnée par le feu qui ravagea les lieux il y a un demi-siècle. Chevauchant l'éléphant blanc à six défenses qui l'amena d'Inde, et dont les pattes reposent solidement sur des fleurs de lotus, il tient le sceptre *nuyi*, celui « qui réalise les désirs ». Le visiteur qui touche la jambe arrière gauche du pachyderme éloigne de lui la maladie.

A Chengdu, le monastère Baoguang abrite une salle des 500 Arhats, la plus belle des quatre



de ce type existant en Chine. Les statues d'argile des disciples de Bouddha en chemin vers le nirvana s'alignent, grandeur nature, dans des poses d'un stupéfiant réalisme. La plupart arborent un sourire bienveillant. D'autres grimacent de colère, se grattent l'oreille ou caressent une colombe. L'un d'eux est affublé d'interminables sourcils.

Même réalisme sur les toits des pagodes qui se recourbent en ailes

de faisan ou s'achèvent en queue de dragon. A côté des formes étranges de la Chine éternelle, celles des animaux bénéfiques en porcelaine, l'ondoiement des tuiles s'orne des instruments de la vie quotidienne : une théière, une pipe, une cuillère et l'horloge impériale, attribut du pouvoir des Fils du Ciel, seuls maîtres du temps.

C'est l'heure de l'office au temple Fuhu. Parmi les bonzesses au crâne

rasé, une femme aux cheveux longs, future novice, donne le *la* des psalmodies, qu'elle rythme ensuite au son du tambour. Nanhg est la plus jeune – vingt ans – et la plus recueillie. Fille unique, issue d'une famille ouvrière et pieuse, avide de connaissance, elle prépare un examen bouddhique et s'avoue « contente de vivre cette vie qui lui plaît ». Que pense-t-elle de la religion en Chine ? Réponse sincère mais prudente : « Ce n'est pas un hasard si le bouddhisme existe ici depuis deux mille ans. Il doit y avoir de bonnes raisons à cela... » Quatre cents religieux, hommes et femmes, vivent la discipline monastique dans l'Emeishan.

Tous les chemins conduisent à Bouddha. Ici comme ailleurs, la religion peut consoler des chagrins d'amour. Jeune ingénieur originaire de Xian, Li est entré, il y a deux mois, au monastère de Wenshu, le plus grand de Chengdu. « J'ai eu des ennuis de mariage, précise-t-il, et j'ai décidé de quitter ma région et de commencer une nouvelle vie. » Sa mère vient de lui rendre une première visite : « Elle ne m'a rien demandé mais elle espère bien que je vais retourner là-bas. »

Sur les pentes du mont Emei, le menu peuple vit du tourisme religieux. Les porteurs de palanquins allègent la peine des vieilles dames. Les vendeurs de médailles y gravent le nom des pèlerins. Les balayeurs publics ramassent mégots et papiers sales à l'aide de longues pinces en bois. On loue, à la journée, de longs manteaux militaires qui protégeront du froid. On vend des parapluies qui serviront aussi à éloigner les singes batailleurs.

Mais il y a surtout les étals d'apothicaire, qui offrent aux visiteurs toutes les merveilles de la pharmacopée chinoise : racines, bourgeons, pattes d'aigle, bois de cerf, queues de biche, griffes d'ours. De quoi requinquer les pèlerins défaillants. Au pied des temples de l'Emeishan, religion et commerce font bon ménage. Avec la bénédiction de Bouddha.

Jean-Pierre Langellier

Carnet de route

■ **ACCÈS.** Air France (tél. : 0802-802-802), programme 4 vols hebdomadaires sans escale Paris-Pékin : à partir de 5 016 francs. Horaires anti-fatigue : de nuit à l'aller et arrivée en fin d'après-midi au retour. Vol direct avec Air China (tél. : 01-42-66-16-58) qui programme 3 liaisons par semaine (dont 2 sans escale) : 4 076 francs. En hiver, cette compagnie propose une correspondance pour Chengdu, capitale du Sichuan, à moitié prix, soit 1 170 francs l'aller et retour. La compagnie intérieure China Airlines relie également Pékin à Chengdu.

■ **AVEC QUI ?** Ce reportage a été réalisé en collaboration avec Asia (agences de voyages, renseignements au 01-44-41-50-10 et Minitel 36-15 ASIA), spécialiste du voyage individuel sur mesure en Asie. Il programme, notamment, un circuit de 10 jours « Bleu légende » et consacré aux plus beaux temples du Sichuan, en amont et en aval du fleuve Bleu (Chengdu, Leshan, mont Emei, Dazu), avec, pour finir, une courte visite de Chongqing. A partir de 10 130 francs par personne en chambre double et demi-pension, incluant voiture avec chauffeur et guide, visites, hôtels et nuit au monastère Baoguo. La trame du voyage est modifiable et des nuits supplémentaires sont possibles partout, en particulier au Palace Hotel, à Pékin, joyau de la chaîne Péninsule et membre des Leading hotels of the World (820 francs par personne en chambre double avec petit déjeuner). Un circuit que l'on peut combiner avec la découverte des minorités du Yunnan ou une croisière sur le Yang-Tsé. A signaler, la brochure « Tentations d'Asie » qui rassemble grands circuits et escapades à prix très compétitifs.

■ **LIRE.** *La Religion des Chinois*, de Marcel Granet (Imago), un grand classique préfacé par Georges Dumézil. *Derrière la Grande Muraille*, de Colin Thubron (Voyageurs Payot), superbe récit d'un long voyage à travers la Chine. *Monsieur le Consul*, de Lucien Bodard

(Livre de poche), un roman hantant qui fait revivre le Sichuan des années 1915 à 1925. *L'ABCdaire de la Cité interdite* (Paris Musées, Flammarion), brève initiation à l'histoire et à la pensée chinoises. Le guide *Lonely Planet Chine*, en français, récent et complet. *Chine. Les mutations d'un géant* (dossier n° 1 de *Courrier international*, avril 1997), sélection d'articles sur la Chine contemporaine. *Le Yang-Tsé sacrifié*, de Wei-Wei (Denoël), une remontée du fleuve à la découverte d'un patrimoine humain et culturel menacé par la construction du plus grand barrage du monde, celui des Trois-Gorges. Enfin, *Les Chinois, visages d'une société en mutation*, ou les métamorphoses de l'empire du Milieu (1979-1997) illustrées par les photos saisissantes de Ling Fei (Autrement).

Les temples des vallées perdues

Sur les contreforts de l'Himalaya, des petits palais de maharajas et des sanctuaires coiffés d'ombrelles

■ LA CHINE À PARIS. Installée depuis un an dans l'ancien cinéma Bonaparte de la place Saint-Sulpice, La Maison de la Chine (tél. : 01-40-51-95-00) reçoit dans un décor noir et blanc rappelant les hutong, ces ruelles d'autrefois. Parois écrans, piliers massifs, passages débordés, cabinets particuliers et maison de thé, meublés d'objets quotidiens et d'antiquités, donnent un avant-goût du voyage. A l'étage, chaque mardi et jeudi, conférences et séances d'information initient le néophyte et abordent les thèmes complexes de la plus vieille civilisation du globe. A noter, en novembre, le 6 « Pékin en solo », le 18, « La succession de Deng Xiaoping » par Jean-Luc Domenach, le 20 « Chine des villes, Chine des champs », le 25, « La Chine sous les Tang » de Pierre-Yves Jaslet.

Le menu « automne-hiver » privilégie les périples sur mesure (en Chine du Sud chez les minorités) et les séjours « en ville » à des prix très attractifs. Exemples : une « Escapade à Pékin », 4 nuits sur place (jeudi-mardi, du 13 novembre au 26 février) coûte 3 950 F avec vol Air France, sans escale, et hébergement au Qianmen (un « 3 étoiles » central, juste rénové) avec le petit déjeuner. Compter 5 550 F pour 7 nuits, avec excursion à la Grande Muraille et visite de la Cité interdite. Egalement des duos Pékin-Shanghai (5 950 F) et Pékin-Xian (6 980 F). Trois circuits guidés (de 8 400 F à 12 600 F) égrèment, en 10, 13 ou 14 jours, les grands sites, du nord au sud.

■ CAP À L'EST. Bois clair comme celui d'un pont de paquebot, rambardé d'acier, cartes et bibliothèque de bord ; chez Voyageurs (55, rue Sainte-Anne, 75002 Paris, tél. : 01-42-86-16-00), on a immédiatement envie de lever l'ancre. A chaque comptoir, une région et un spécialiste. L'Asie est au premier. Au menu : périples sur mesure, avec avion et hôtels réservés, voiture et chauffeur, ou circuits guidés en groupe. Parmi les itinéraires individuels (avec guide francophone), un « Vietnam en train » offre, en 18 jours, une approche complète du pays. Trois budgets, selon les hôtels choisis : de 14 150 F à 17 900 F. Quant au « Tonkin et ses minorités », il explore, en 20 jours, la haute région du nord, frontalière du Laos et de la Chine (14 600 à 16 500 F). Aux Philippines, les modules « nature » s'assemblent, telle cette aventure de 4 jours en jeep et en kayak dans le nord de Palawan associée à un séjour sur l'île d'Inanuran. Enfin, une baisse des prix de l'ordre de 15 % invite à parcourir la Thaïlande en une semaine avec des étapes de luxe au pied des « Sites prestigieux », de Bangkok à Chiang Rai.

HIMACHAL PRADESH

de notre envoyée spéciale

Un nabab vivant à Karachi fit construire, en 1935, le petit palais de Taragarh. Il lui donna le nom d'Al Hilal (croissant de lune). Au pied des monts Dhauladhar, dans la vallée de Kangra, parmi les plantations de thé et les rizières en éventail. Cette nuit, une pluie d'orage est tombée, apportant la fraîcheur. Son clapotis chante sur les pierres de la terrasse, sur les feuilles des grands arbres, et s'ameuise avec le jour. Au pied des monts Shivalik, le fort de Nalagarh, transpire dans l'attente de la mousson. Les pales tourment au plafond de la salle à manger où deux familles déjeunent. Sur la table, des soupères en argent. Au mur - turban rouge, aigrette, fines moustaches -, le portrait d'un maharaja du XVIII^e. La rani, gracieuse épouse, porte un diadème. Sous les fenêtres, les jardins en terrasses et, tout en bas, la ville accablée de torpeur.

Sur son éperon, le fort de Nalagarh, construit en 1421, a du caractère. Toits plats, fenêtres étroites filtrant le soleil, niches, coupes, marbre blanc poli par les ans, portraits de famille, frais petits salons en enfilade, portent l'empreinte du style moghol. N'était sa haute taille et la déférence des serviteurs, le maharaja de Nalagarh aurait l'apparence d'un homme ordinaire. Pour cet authentique raja, le tourisme est « une occupation naturelle », et la politique - il est membre de l'Assemblée législative de l'Etat - une façon de conserver son statut. « Aujourd'hui, l'argent est réparti entre plus de mains », constate Uday Singh, kanwar (fils cadet) du raja de Jubbal et propriétaire de Woodville Palace, à Shimla. Sa grand-mère avait cinq cents jardins. Lui se contente de quelques serviteurs dévoués, tel cet homme au regard de bonté qui glisse pieds nus sur les dalles.

Protégée des hommes par les chaînes des monts Pir Panjal, au nord, et Dhauladhar, au sud, posée sur un plateau culminant à 726 mètres d'altitude, Chamba, « la ville aux 100 temples », a tout pour plaire : un impressionnant palais, une sorte de green anglais, le chowgan, et, surtout, un ensemble de



Bharmaur, tour sikhara et neiges éternelles

GEORGES DAYAN

temples unique au monde ainsi qu'un musée éblouissant, le Raja Bhuri Singh Museum, ouvert dès 1908. S'agissant de ce dernier, ce rassemblement, en un seul lieu, de pièces qui, sinon, demanderaient des heures de voyage, a des vertus excitantes. Cinq salles seulement, mais quelle densité ! Et quelle unité ! Tout, ici, provient de la vallée de Chamba : l'arche monumentale du X^e siècle, les sculptures en pierre ou en bois du XI^e, les stèles de fontaines, les fins rumal (peintures brodées) ainsi que les délicates miniatures de style Pahari, notamment celles de l'école Kangra, qui s'épanouit dans la vallée, à partir de 1780, sous l'influence d'artistes inspirés par Krishna.

Au X^e siècle, le raja Sahil Varman fit construire les temples hindous de Lakshmi Narayan dédiés à Vishnu et Shiva. Ils ont la forme de

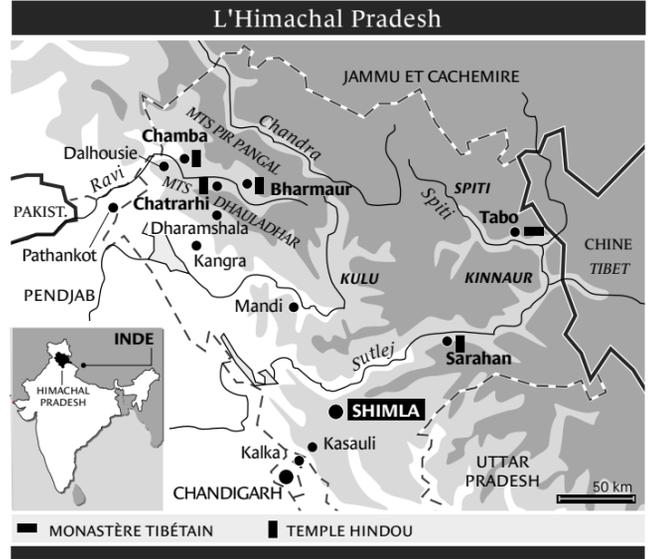
tours appelées sikhara. Architecture oblongue, en pierre, chapeauté d'une double ombrelle. Les quatre façades, à angles en retrait, sont ornées de petits autels en hauts-reliefs, eux aussi oblongs, présentant des divinités en pierre finement sculptées. Seins gonflés, la tête couronnée d'une tiare, elles sont figées dans une pose hiératique, chevauchent leur animal emblématique ou brandissent une épée. Au-dessus d'elles, le paisible visage de Brahma à quatre faces. La solitude est quasi complète, la cloche tinte, les pieds nus écrasent les grains de riz répandus sur le sol.

Ce matin, avant de partir, le chauffeur a allumé dans sa voiture un bâton d'encens. A présent, l'Himachal Pradesh défile sur grand écran. Les toits d'ardoise brillent comme plats d'argent au soleil. De Chamba, la route vers Chatrarhi s'élève avec le cours de la Ravi. Les hommes profitent de la période de répit entre l'hiver et la mousson pour réparer la chaussée. Deux ouvriers manient la même pelle, l'un tenant le manche, l'autre tirant sur la corde qui lui est attachée, rendant ainsi la charge plus légère.

Au bout de la piste, Chatrarhi, le village aux trente-six sources. Jare en cuivre sur l'épaule, deux jeunes filles vont chercher de l'eau dans les bassins où femmes et fillettes battent le linge dans un chatoieusement de couleurs. Torse nu, des hommes se lavent. Ce village a ceci de particulier que ses habitants, un millier environ, sont brahmanes. Chaque jour, un homme va, à tour de rôle, accomplir les cérémonies au temple dédié à Shakti. Un pur joyau du VIII^e siècle : portes à cinq chambranles et linteaux en bois sculpté, plafond à caissons, admirable statue de la déesse. Une nuée d'enfants le font visiter car le prêtre du jour, qui a treize ans, s'amuse avec ses copains.

Sur le parvis, des jeunes jouent au cricket, un sport très populaire en Inde. Ils y jouent aussi entre les vénérables tours sikhara de la place de Bharmaur. Ce petit village fut l'ancienne capitale du royaume avant que Chamba ne lui succède, en 920. Date et attribution du temple de Mani Mahesh restent sujets à controverse. Les tours oblongues, un peu plus primitives que celles de Chamba, sont surmontées des mêmes ombrelles pour les protéger de la neige et présentent, dans des cartouches, les mêmes visages brahmaniques d'une grande beauté. Enchâssant la cime des tours, les neiges éternelles de l'Himalaya indien.

Retour vers Chamba. Les bergers gaddi, toque plate sur le front, canne à la main, marchent au rythme de leur troupeau. Chèvres et moutons s'élançant au creux des rochers, tel un filet d'eau coulant entre les pierres. Ces hommes paisibles n'ont qu'un bagage : jetée autour de leurs épaules, la couverture dans laquelle ils s'enrouleront ce soir.



Les verts paradis de Shimla

TOUS LES JOURS, à midi, la locomotive quitte Kalka. Après cinq heures d'ascension, 20 arrêts, 102 tunnels et 869 ponts, elle atteint Shimla, passant de 655 à 2 075 mètres d'altitude. De la touffeur à la fraîcheur. Prouesse technologique en son temps (elle fut ouverte en 1903), cette ligne demeure un morceau d'anthologie ferroviaire.

Shimla, quelque 150 000 habitants, une ville suspendue aux pentes de montagnes en hélicycle. Le site fut découvert, en 1817, par un Anglais. Maisons en surplomb, routes en épingle à cheveux, souvent à sens unique, coups de klaxons aigus, perçants. Et soudain, Chapslee, le silence. Une Angleterre surannée, décalée. Même si la demeure appartient à Ratanjit Singh, petit-fils du raja de Kapurthala. Un hall d'entrée, un salon sans fin, une bibliothèque, une marche et voici la chambre, un peu décatie, avec cabinet de toilette et dressing.

Le thé sera servi dans un petit salon. Nuage de lait, pince à sucre et nappe vapoureuse. Assise solitaire, sur une conversation à dossier doré, on se frotte les yeux. Hauts plafonds, lustres de cristal, cheminées, meubles, tapis, tableaux : tout ici - la maison, l'atmosphère, le décorum, la solennité un peu appuyée de l'accueil - respire l'Angleterre. Tout oppose Chapslee au petit fort moghol de Nalagarh, hormis les portraits de maharajas. Le climat (fraîcheur ici, chaleur là-bas) et le style : surcharge ou sobriété, hauteur des plafonds, dimensions des fenêtres, tapisseries ou murs chaulés, cheminées ou fontaines. Indianité militante à Nalagarh, anglicisante à Chapslee.

PELOUSES LISSES ET RHODODENDRONS GÉANTS

Un fameux morceau d'architecture gothique, la résidence du vice-roi. Elle abrite aujourd'hui l'Indian Institute of Advanced Studies. Le parc, avec ses lits de fleurs, ses massifs, ses pelouses lisses où s'épanouissent les saris et, surtout, ses rhododendrons gigantesques (fleuraison en avril-mai) rivalisant avec les conifères, est un enchantement. On y vient se photographier en famille. Du parc, vue plongeante sur les forêts de cèdres, d'érables et de chênes de Shimla la verte.

Achévé en 1888, après quatre années de travaux, le monument est impressionnant. De mars à octobre, les Anglais, qui fuyaient les plaines accablées de chaleur, venaient se réfugier ici. L'Inde entière était alors gouvernée de Shimla, station climatique devenue, de 1864 à 1947, capitale d'été du Raj. « Simla, devenue Shimla dans un geste d'indianisation, peut-on lire dans *Hill Stations of India, a beaucoup changé depuis l'époque où, de cette petite station himalayenne, les Britanniques gouvernaient un cinquième de l'humanité.* »

De Chapslee, on gagne à pied le Mall. La rue principale de Shimla est, à 17 heures, un promenoir. Les autochtones viennent y glaner les derniers potins et l'Inde en vacances déambule. C'est l'heure des élégances, des saris balayant le sol, des tuniqueuses légères tombant sur d'étroits pantalons moghols en tire-bouchon. Sur le Ridge - la place en surplomb - un orchestre hurle à plein tube. Les hommes dévorent la chanteuse des yeux, les femmes détournent ostensiblement la tête.

Les porteurs qui, une simple corde au front, transportent sur leur dos des charges invraisemblables, ont du mal à se frayer un chemin dans la foule. Dur métier que celui-ci, dans cette ville faite de montées et de descentes, d'escaliers vertigineux et de virages qui ne sont pas moins. Et où, note à peu près Kipling dans *Kim*, « de chaque véranda on a le nez dans la cheminée de son voisin ». Sur un arbre, une maman singe serre son petit contre son cœur. A ses pieds, l'Inde, insouciant, va et vient devant les vieilles maisons de brique coiffées de tôle, à balcons de bois projetés sur le vide.

D. T.

Carnet de route

■ Accès. Air France (tél. : 0802-802-802) assure 4 vols hebdomadaires sans escale Paris-Delhi, 4 516 F A/R.

■ Saison. Préférer l'automne et le printemps. Éviter la mousson (juillet-août) en raison des glissements de terrain.

■ Hôtels. Les petits palais, situés à l'écart (6 à 15 chambres, avec salle de bains en marbre) servent de délicieux repas à la mode indienne. Les prix sont modérés. Notre préféré, le fort de Nalagarh. A Shimla, Chapslee ou Woodville Palace, dont le raja laisse voir son salon privé « sur demande ». Noter que le Cecil, ancêtre des Oberoi (1867), vient d'être admirablement restauré. Près de Kangra, Taragarh Palace. A 6 kilomètres de Chamba, Anant Holiday Resort, au-dessus de la rivière Ravi.

■ Chamba. Musée ouvert de 10 à 17 heures, fermé le lundi.

■ Forfait. Ce circuit pour connaisseurs a été préparé par une experte, Fran-

cine Boura, des Orientalistes (3, rue Cassette, 75006 Paris, tél. : 01-53-63-13-50), 10 jours, 8 800 F. Excellents « repères » dans la brochure.

■ Lectures. La librairie Maria Brothers, à Shimla, possède un fonds rare sur l'Himalaya. *The Architectural Heritage of Himachal Pradesh*, de Laxman S. Thakur (Munshiram Manoharlal Publishers, 1996). *Simplex contes des montagnes* (La Pléiade) et le passionnant *Kim* (Folio), de Kipling. Préférer *Le Grand Guide de l'Inde du Nord-Ouest* (Gallimard, Bibliothèque du voyageur) et *Inde* (Lonely Planet). L'album *Salon indien*, photographies d'Anne Garde, texte de Sylvie Raulet (Hazan), présente Chapslee. Dans *Palaces of India* (Pavillon, Londres, 1992), Michael Sugich raconte l'histoire de Chapslee et de Woodville.

■ Renseignements. Office national indien du tourisme, 13, bd Haussmann, 75009 Paris, tél. : 01-45-23-30-45.

Le voyage culturel
a un nom ...

Clio

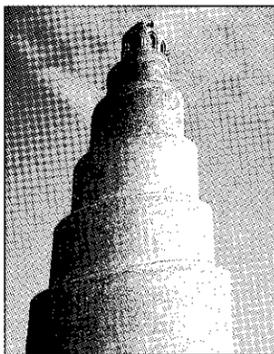
Plus de 300 circuits vous sont proposés
dans le monde entier.

Guidés par nos conférenciers spécialisés, vous choisirez de visiter, en petits groupes, les villes-musées européennes, où d'aller aux sources de notre culture au Proche-Orient ou encore vous préférerez le dépaysement en sélectionnant, dans notre catalogue, un voyage long-courrier vers l'Asie, l'Amérique ou l'Afrique.

34 rue du Hameau - 75015 PARIS - Tél : 01 53 68 82 82 - Fax : 01 53 68 82 60

128 rue Bossuet - 69006 LYON - Tél : 04 78 52 61 42 - LI 075 95 0468

20 000 voyageurs
ont fait confiance
à notre agence en 1997.



Danielle Tramard

assinter
la culture par le voyage

ASIE - AMERIQUES - AFRIQUE
PROCHE et MOYEN ORIENT

Circuits culturels élaborés
pour petits groupes

avec accompagnateurs spécialisés

Voyages sur mesure

Vols à prix spéciaux

Brochures sur simple demande : 38, rue Madame
75006 Paris. Tél. 01.45.44.45.87 - Fax 01.45.44.18.09
et dans les agences de voyages

Lic. 75950161

Nostalgie en roue libre

Un chaudron grouillant où flotte un je-ne-sais-quoi de douceur. Un lieu familier où l'on rêve d'une ville qu'on n'a pas connue

HO CHI MINH-VILLE
de notre envoyé spécial

Ho Chi Minh-Ville (ex-Saïgon) vous saisit d'abord par son torrent de motos, vélos, cyclo-pousse, tri-cycles à moteur, engins hybrides, bus vieillots, camions inquiétants, voitures approximatives. Un torrent si dense, si fou, si vif qu'il en devient presque immobile et mystérieusement grisant. Et puis il y a l'effervescence des trottoirs, les mille et une vies qui s'y jouent et s'y égarent, les vendeurs de pacotilles, de souvenirs, de soupe, de bonbons, de journaux, les marchands de tout et de rien toujours aux aguets, toujours sur le point de remballer. Un bouillonnement à la napolitaine, comme si les gens avaient en eux un trop-plein de vie.

Paradoxalement, au-dessus de ce chaudron grouillant flotte une étrange légèreté. Un je-ne-sais-quoi de douceur, comme le froissement de la soie sur une fine cheville. Loin du grand jardin de béton rugissant, façon Bangkok. D'emblée existe aussi une exquise sensation de familiarité et de bien-être avec la ville. Parce que c'est elle. Parce que c'est vous. Et cela avant même que ne s'ouvre le bal des nostalgies.

Une bonne manière de prendre le pouls de la ville, de s'imprégner de ses odeurs et de ses vibrations est de s'installer dans un de ces cyclo-pousses en voie de disparition, chevauché par un soldat hirsute et désœuvré. A l'arrêt, misérable cloporte lové sur son engin comme une écharpe chiffonnée, voilà qu'il retrouve son port d'aristocrate du bitume dès que ses mollets de bronze entrent en action.

En parcourant les avenues bordées de tamariniers et de flamboyants avec de superbes villas coloniales au fumet d'ambassades exotiques, on s'attend à entendre Marguerite Duras et à croiser la petite moue irrésistible de Jane March. Puis, avec la revue, des figures emblématiques de la présence française - l'hôtel de ville, gâteau de baptême jaune et blanc, trop sucré ; la cathédrale avec ses clochers carrés et ses briques rouges ; la poste dessinée par Gustave Eiffel ; l'hôpital Graal ; le marché central ou encore l'Hôtel Continental -, c'est toute la nostalgie de la « belle colonie » qui s'exhale en roue libre. A l'image du cyclo-pousse, qui, comme pour un ultime baroud d'honneur, manœuvre en virtuose, fend un essaim de motos, prend des risques insensés, mais reste intouchable. Comme si la frénésie de la rue était virtuelle.

Alors qu'une Honda rutilante, chevauchée par deux amazones gantées de soie beige, se porte à notre hauteur, le cyclo-pousse s'enflamme : « Nice girl, good for you, not expensive » (« jolie fille, pour vous, pas cher »). Deux femmes surgies du Saïgon d'avant Ho Chi Minh-Ville, d'avant la chute. Le Saïgon du trop-plein d'émotions et d'irréalité, le Saïgon du « mensonge



Deux amazones effleurant le bitume

qui dit la vérité ». Un Saïgon de fiction qui renvoie au mot de Talleyrand : « Ceux qui n'ont pas connu les années précédant la révolution ne savent pas ce qu'est la douceur de vivre. » Alors, perché sur sa banquette, on sent monter en soi la confusion des nostalgies dans laquelle la ville vous enferme avec délectation.

Quand on est trop jeune pour avoir vécu le Saïgon de tous les « avant » ou fréquenté les comités de soutien mais suffisamment vieux pour avoir la mémoire tapissée d'images de révoltes, de fillettes dévorées par le napalm, de plaisirs sulfureux, de voyages au bout de l'enfer, de parfums de vraie vie, on éprouve soudain la nostalgie d'une ville qu'on n'a pas connue. Avec, en contrepoint, la frustration de ne retrouver ni attaches, ni souvenirs, ni silhouettes familières dans une cité qui dispose d'une concession dans notre imaginaire.

Une fois évanouies les deux amazones, le cyclo-pousse endosse la casquette du rabatteur. Hélas pour sa commission, on fait l'impasse sur les bouges proposés pour leur préférer un bar plutôt sage, joliment décoré, avec deux billards et des barmans en chemisier blanc que l'on dirait échappées d'un couvent des oiseaux exotique. En guise de bienvenue, on vous éponge le cou et le visage avec une serviette humide et parfumée. Mais, attention, pas de geste déplacé : la patronne, énergique et volubile, veille au grain. Reste un tableau bon enfant, un moment de douceur privilégiée. Au diapason de ce thé au miel et au jus de citron, servi avec de la noix de coco confite au milieu des sapatilliers, des bananiers et des dragons bleus d'un jardin du delta du Mékong. Une douceur à l'image de ces « cafés noirs », au bord de la rivière, dans le Bihn Tan, avec leurs chaises longues qui, dans la pénombre, accueillent baisers volés et premières amours.

Dans le même souffle un peu tiède, une autre réalité vous rat-

trape. Le bar est tapissé de photos de soldats, de chars, d'hélicoptères, de bonzes en feu et de mères en larmes. Le Saïgon de la guerre vous tire par la manche. Ho Chi Minh-Ville cultive encore le souvenir du conflit comme une parure à sa beauté. En centre-ville, le bar branché s'appelle Apocalypse Now et sert des cocktails B-52. Après les musées de la révolution, de l'armée et des souvenirs de l'oncle Ho, voici le nec plus ultra : le Musée des crimes de guerre, dont l'épithète

« américains » a été récemment sacrifiée sur l'autel de la diplomatie. Les photographies y rivalisent d'atrocité : massacre de My Lai, corps mutilés, bébés difformes, tortures sophistiquées, dont celle du serpent, qui tétanisait les femmes. Sans oublier la reproduction grandeur nature des fameuses « cages à tigres » (les détenus y étaient enfermés tels des bêtes), la salle des « traîtres à la patrie » et, *last but not least*, une guillotine bien française dans laquelle des touristes immortalisent leur grotesque impudeur.

A une soixantaine de kilomètres de Ho Chi Minh-Ville, l'excursion vedette des tunnels de Cuchi. Une ville souterraine, véritable termitière construite par le Viêt-cong et qui devait se révéler imprenable. Le visiteur peut crapahuter à l'intérieur d'un de ces boyaux : chaleur étouffante, air irrespirable, claustrophobie garantie. Une superbe machine de propagande avec un message simple et clair : on ne peut rien contre des maquisards déterminés, malins, organisés et résistants. Cours d'histoire et leçon de vie.

Heureusement, Ho Chi Minh-Ville existe en dehors des nostalgies ou des souvenirs sanglants. Au bouillonnement de la rue répond l'écho du modernisme, des constructions anarchiques, des rénovations flamboyantes, des buildings ultramodernes, des quartiers rasés, des téléphones portables, du

laisser-aller, du laisser-faire, du « enrichissez-vous ! ». Avec les coups de freins réguliers du parti à cette fuite en avant. Avec cette autre facette de la ville qui vous prend à la gorge : la cohorte des miséreux, des sans-logis, des pauvres hères, des infirmes, des mendiants, des gosses charpateurs ou cirEURS de chaussures livrés à eux-mêmes et régulièrement embarqués. Avec des bidonvilles en bordure des canaux, qui servent tour à tour d'égout, de baignoire et d'eau de vaisselle. Avec un génie pour récupérer le moindre bout de ficelle, de tissu ou de ferraille, comme en témoignent ces avions, ces vélos, ces cyclo-pousses miniatures bricolés avec des canettes de bière ou de Coca.

Reste, pour oublier ce Ho Chi Minh-Ville, à se replonger dans la fièvre de Cholon, la « ville chinoise », à se régaler, sur un étal crasseux du grand marché, d'une soupe de crevettes, à poser un regard buissonnier sur ces passantes qui effleurent à peine le sol, comme si elles flottaient dans l'air, à pénétrer dans la première pagode venue pour grappiller un peu de sérénité. Puis à grimper sur la terrasse de l'hôtel Rex et à y écouter la rumeur de la ville, qui vous murmure à l'oreille des mots doux et frénétiques.

Jacques Tiano

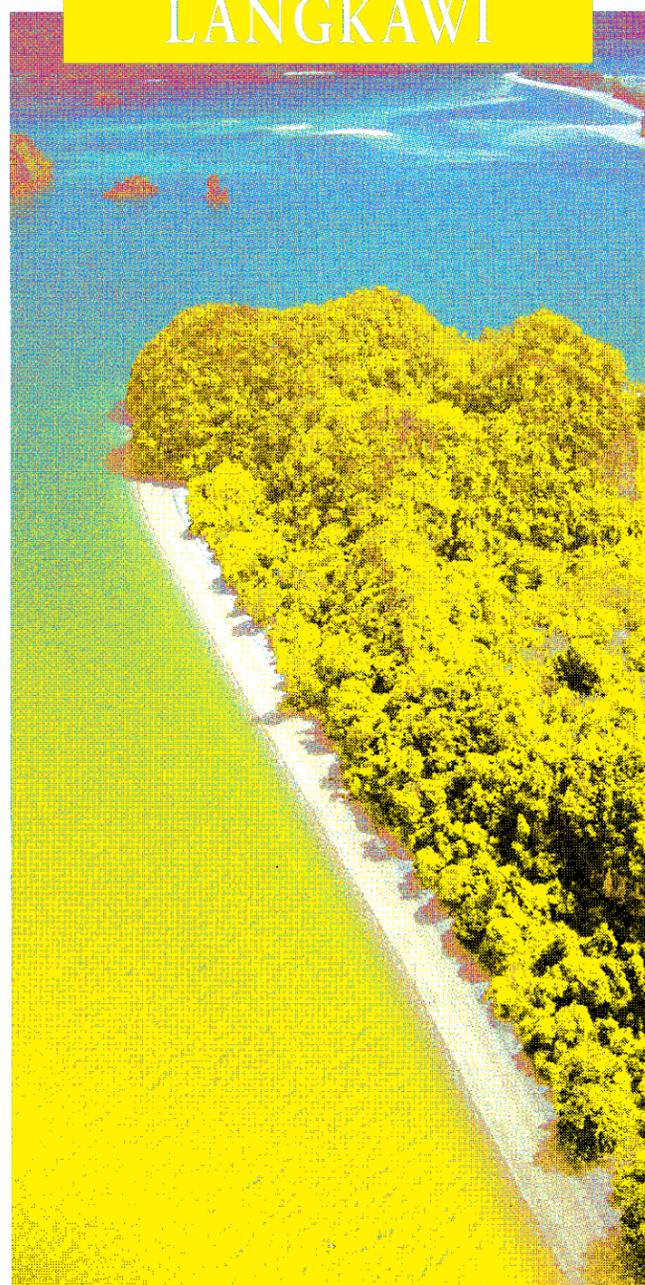
Michèle Valandina

■ **MERMOZ EN ASIE.** De son passé de paquebot de ligne le long de la côte africaine, le *Mermoz* (Costa/Paquet) exhale, dans un élégant décor d'acajou et de cuivres, un parfum d'aventure et d'exotisme. Infatigable (il fête ses quarante ans), il poursuit sa ronde autour du monde avec, cet hiver, pour cadre de cet art de vivre et de croiser à la française (les gourmets sont à l'honneur), plusieurs itinéraires asiatiques. Pour les réveillons de fin d'année, il propose, du 20 décembre 1997 au 4 janvier 1998, un combiné Inde-Birmanie, à vivre en famille, les enfants de moins de 18 ans bénéficiant d'une gratuité totale (vol compris) s'ils partagent la cabine de leurs parents ou grands-parents. En cabine double extérieure, compter 23 470 francs par personne. Du 2 au 16 janvier, la traditionnelle « Croisière de la fidélité » affiche la Birmanie, la Thaïlande, l'Indonésie et Singapour : 23 370 francs par personne, Paris-Paris, en cabine double extérieure avec les excursions. Enfin, du 14 au 29 janvier, le Vietnam est en vedette avec un programme très complet dont près de deux jours en baie d'Halong : 24 780 francs par personne en cabine double extérieure, de Paris. Renseignements dans les agences de voyages et au 01-49-24-42-00.

Venez Explorer Une Île Aux Mythes Captivants

LANGKAWI

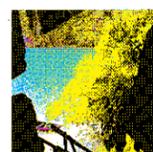
Langkawi, magique, mystérieuse, île des légendes qui parlent de princesses, de fées et de sirènes. La plus grande parmi un archipel de 99 îles, Langkawi enchante et intrigue. La beauté naturelle de ses hauteurs recouvertes par la forêt, ses longues plages de sable blanc, sa mer émeraude ont toujours capturé le cœur des visiteurs, mais, ce sont ses mystères qui la rendent différente. Il faut visiter le Lac de la Jeune Femme Enceinte et écouter la légende qui attire encore les couples sans enfant à venir boire ses eaux. Il faut aussi



La plus grande d'un groupe de 99 îles pleines de légendes, de fées et de princesses.



La Tombe de la jeune Mahsuri dont l'histoire est étroitement liée à celle de Langkawi.



Gua Cerita. Origine d'un conte fascinant entre un prince Romain et une princesse Chinoise.



La légende attribue les sources thermales à un chaudron renversé lors d'une querelle pendant un banquet de noces.



Les boutiques hors-taxes offrent une variété d'occasions et de souvenirs divers.



se rafraîchir dans les cascades des Sept Puits ou encore visiter la Tombe de Mahsuri, qui a jeté un sort sur l'île pour sept générations. Venez vous reposer dans un hôtel 5 étoiles ou faire des emplettes dans les boutiques hors-taxes de l'île. Venez, Langkawi vous attend !

MALAISIE
FASCINANTE
DECOUVERTE

Veillez avoir la gentillesse de me faire parvenir rapidement vos splendides brochures sur la Malaisie.

M/ Mme :
Adresse :
Tél :
Fax :

TOURISM MALAYSIA

Veillez envoyer cette demande d'informations à l'Office National du Tourisme de Malaisie, 29 rue des Pyramides, 75001 Paris ou nous appeler au
Tél: (1) 42.97.41.71
Fax: (1) 42.97.41.69

Carnet de route

■ **ACCÈS.** Ho Chi Minh-Ville (Saïgon) est desservie par Air France (tél. : 0-802-802-802) avec trois vols hebdomadaires à partir de 5 776 F, et par Vietnam Airlines (tél. : 01-44-54-39-00). Singapore Airlines via Singapour avec Silkair (tél. : 01-45-53-90-90) et la Thai (tél. : 01-44-20-70-80) via Bangkok assurent également des liaisons avec Saïgon.

■ **CIRCUITS.** Ce reportage a été réalisé en collaboration avec La Maison de l'Indochine (76 bis, rue

Bonaparte/place Saint-Sulpice, 75006 Paris, tél. : 01-40-51-95-15), qui propose, dans les pays de la péninsule, toute une gamme de produits conçus avec souplesse et destinés à apporter une âme au voyage. Au menu figurent notamment un circuit « Tonkin/Annam/Cochinchine », véritable initiation au Vietnam (22 jours, 11 200 F ou 21 jours, 18 900 F, en fonction des hôtels choisis au départ de Paris) et un circuit des sites majeurs du Vietnam et du Cambodge (15 jours, 14 950 F ou 16 800 F en fonction des hôtels choisis, mêmes conditions).

■ **SÉJOURNER.** A Ho Chi Minh-Ville, trois hôtels nostalgiques et incontournables : le Continental, désormais privé de terrasse et un peu trop ripoliné ; le Rex, qui a conservé la sienne, et le Majestic, récemment rénové et bien situé, au bord du fleuve.

■ **LIRE.** Le guide Lonely Planet, très complet, le Guide du Routard/Hachette (fidèle à lui-même), le Grand Guide du Vietnam (Gallimard) et Le Petit Futé (à l'image de son nom). A compléter par l'excellent Saïgon de Didier Lauras (éditions Autrement), *La Colline des anges*, de Jean-Claude Guillebaud et Raymond Depardon (Seuil), et *Un Américain tranquille*, de Graham Greene.

■ **S'INFORMER.** Au près de l'ambassade du Vietnam, 62-66, rue Boileau, 75016 Paris, tél. : 01-44-14-64-00 (visa obligatoirement).



La ville des nababs

Quand Asaf Ud Daulah fit de Lucknow sa capitale, il la transforma en une cité fastueuse que ses successeurs couvriront de palais et de mosquées

LUCKNOW

de notre envoyé spécial

Le soleil se couche. En provenance de New Delhi, le *Shatabdi Express* s'approche de Lucknow. Dans les champs, le blé doré s'incline sous une brise légère. Fagots de bois sur la tête, des femmes aux vêtements colorés regagnent leurs maisons de terre. A la campagne succède la ville. Le train entre en gare. Le décor est imposant : halls immenses, piliers majestueux, coupes persanes. A la sortie, un pousse-pousse happe le voyageur et le plonge aussitôt dans les rues bruyantes et chatoyantes. Les vitrines des magasins célèbrent le culte du dieu informatique et invitent les passants à entrer, *via Internet*, dans le XXI^e siècle. Omniprésent, le passé saint des façades des vieilles maisons et des monuments décatés qui flanquent les ruelles de la ville. « Ici, chuchote le chauffeur du pousse-pousse, ce qui nous fait vivre, c'est la nostalgie... »

C'est en 1775 que Lucknow inscrit, pour la première fois, son nom dans l'histoire du pays. Cette année-là, Asaf Ud Daulah, le nabab du royaume d'Oudh, y installe sa capitale. Avant cette date, somnolait ici une toute petite bourgade, réputée pour la finesse de ses mousselines. Grâce à l'argent arraché aux empereurs moghols de Delhi, grâce, également, à d'opportunes alliances matrimoniales, le nabab allait bientôt transformer cette modeste bourgade en une cité de rêve. Une cité fière, notamment, de son magnifique imambara, un mémorial géant de trois étages, érigé à la gloire de la foi chiite. Ses successeurs allaient, à leur tour, couvrir la ville de palais exquis et d'édifices religieux.

Ainsi, en quelques décennies, Lucknow et ses magasins regorgeant de produits raffinés allait devenir une cité convoitée. Un véritable aimant pour tout Anglais en quête de fortune. Ainsi naquit la réputation de Lucknow et cette image qui, aujourd'hui encore, est restée la sienne : la ville des nababs. Une ville vouée à la culture et aux danses voluptueuses, une ville où les récitals de poésie attirent toujours de larges audiences, une ville gourmande où

un *kebab* bien préparé est aussi apprécié qu'un *raga* bien exécuté. A l'époque, Lucknow était puissante et c'est cette puissance, politique tout autant que culturelle, qui lui valut d'être, en 1858, la dernière à tomber sous la domination britannique. Lucknow soumise, la reine Victoria pouvait enfin se proclamer souveraine de l'empire des Indes.

Une aube bleue se lève sur la ville encore endormie. Seuls les oiseaux troublent le silence qui enveloppe les rives de la Gomti. Adossé au soleil levant, l'imambara resplendit. Une architecture imposante dont, paradoxalement, émane une impression de féminité, quelque chose d'aussi fragile que le collier de perles d'une courtisane. Soudain, résonne dans le ciel l'appel strident de l'azan, la prière musulmane. Une mosquée d'un côté, des ruines de l'autre ; l'imambara envoûte qui le contemple.

Le majestueux monument a toujours abrité les *taziyas* sacrés, reproductions des tombeaux de Husein et de Hasan, les descendants de Mahomet. Tous les ans, à l'occasion du Muharram, la fête chiite, les *taziyas* quittent l'imambara pour une procession qui voit chiites et sunnites s'abreuver, au nom du Prophète, d'injures et de menaces. Il arrive même que des pierres volent.

Au moment même où était entreprise la construction du monument, une terrible famine s'abattit sur le royaume d'Oudh. Partout, la mort rôdait. Aux raisons religieuses qui motivaient l'érection de l'imambara s'en ajoutèrent d'autres, humanitaires celles-là. Afin d'offrir un emploi aux affamés, il fut en effet décidé d'augmenter les dimensions de l'édifice tel qu'il avait été conçu à l'origine. Et c'est ainsi qu'Asaf Ud Daulah entra dans la légende.

En compagnie d'un guide, on parcourt l'imposant monument. Au centre du grand hall, on vous invite à vous incliner sur la tombe d'Asaf Ud Daulah.

Aujourd'hui encore, nombreux sont les démunis qui viennent prier sur la tombe du nabab tandis que, non loin de là, les enfants des riches familles de la ville préfèrent aller chercher leur salut au collège



La mosquée de l'imambara (ci-dessus), et le collège La Martinière (ci-dessous).

La Martinière, un des plus réputés du nord du pays. Un collège dont le prestige doit beaucoup au bâtiment qui l'abrite, un édifice du XVIII^e siècle immortalisé par Rudyard Kipling dans son célèbre roman *Kim*. Ce qui explique qu'il soit aujourd'hui aussi fréquenté par les élites en culottes courtes que par les touristes en quête de souvenirs. A l'entrée, un panneau proclame : « Entrée interdite aux mendiants, colporteurs, chauffeurs de pousse-pousse, cochers et éléphants » ! L'école compte huit cents élèves et deux cents employés qui cohabitent dans ce gigantesque palais qui mêle style indien et influences européennes. « C'est un Français qui l'a construit », vous glisse à l'oreille un écolier qui ajoute : « On nous demande de le respecter, mais mon père affirme que ce Français n'était qu'un escroc... » Sa tombe, sur laquelle on peut aller se recueillir, est muette sur la question. L'histoire mérite pourtant d'être contée.

Sous le règne du fameux nabab Asaf Ud Daulah, Claude Martin, un ancien soldat français converti à la cause des Anglais et au sens



des affaires, avait débarqué à Lucknow au moment même où le nabab décidait de décorer ses palais d'objets luxueux. Et le Français de devenir aussitôt son principal fournisseur. A sa mort, en 1800, la liste de ses transactions se révéla impressionnante. Y figuraient non seulement la vente de miroirs et autres produits de luxe, mais également la location de maisons aux Anglais, la fourniture de pistolets et de munitions aux princes indiens, divers conseils en matière militaire, l'organisation de spectacles sur le fleuve et l'octroi

de prêts sans garantie dont l'un d'un montant de 250 000 livres au profit de son principal et royal client. Baptisé « monsieur le nabab », Martin de Lucknow aimait autant dépenser que gagner de l'argent. Ainsi, les édifices qu'il a dessinés figurent parmi les plus sophistiqués de la ville. Outre le collège La Martinière, on lui doit le Farhad Baksh, nom de sa propre résidence qui, aujourd'hui délabrée, fut, à l'époque, un des plus grands palais érigés sur les rives de la Gomti. Les étages inférieurs de la maison, entourée de douves, avaient été conçus pour être inondés, à chaque mousson, et conserver ainsi une humidité qui rendait plus supportables les chaleurs étouffantes de l'été indien. Quant au toit, il était surmonté d'un

télescope et on y avait disposé plusieurs canons. A Lucknow, les monuments en ruine témoignent encore de la splendeur passée de la ville. Ainsi le Qaisarbagh fut, au XIX^e siècle, un des plus remarquables palais de la cité. Seule une cour demeure intacte ainsi que quelques édifices dont la bibliothèque d'Amir Ud Daulam (elle abrite quelques-uns des plus anciens manuscrits d'Oudh) et l'exquis Baradari marbré, un théâtre en plein air où se succédaient les concerts de musique classique indienne. Construit entre 1842 et 1852 par Wajid Ali Shah, le dernier roi d'Oudh, le palais devait être détruit, six ans plus tard, par les soldats anglais, en réponse à une mutinerie de l'armée indienne. Avec ses terrasses, ses porches, ses statues, ses jardins et ses fontaines, ce palais, conçu pour l'un des plus grands souverains épicuriens, était le symbole de l'hédonisme absolu.

Poète, musicien, travesti, amoureux des femmes, des oiseaux et des animaux, Wajid Ali Shah y vivait cloîtré dans un univers de plaisirs où personne d'autre que lui n'avait accès. Les portes du palais ne s'ouvraient qu'une seule fois par an, à l'occasion de la cérémonie de Yoghi. Ce jour-là, tous les invités s'habillaient de jaune tandis que le nabab, lui, se déguisait en fakir et, à l'ombre des muriers, prêtait une oreille attentive aux confidences de ses sujets. Impatients d'annexer son royaume, les Anglais prétextèrent une « mauvaise gestion des affaires » pour le contraindre à abdiquer. Sa réaction fut pour le moins étonnante. « Je déclare ma personne et mes sujets, vos serviteurs », se contenta de répliquer le souverain déchu en déposant son turban constellé de diamants dans les mains tremblantes d'un résident britannique manifestement abasourdi. Ainsi congédié, le roi s'exila à Calcutta en compagnie d'une infime fraction de son imposant harem. Mais sa mère, ainsi que son héritier présomptif et le général de ses armées, n'hésitèrent pas, eux, à se rendre en Angleterre pour plaider leur cause devant la reine Victoria. Peine perdue. Déçus, le cœur brisé, ils s'en allèrent alors noyer leur chagrin à Paris, où leurs dépouilles reposent au cimetière du Père-Lachaise.

Vijay Singh

Carnet de route

■ **ACCÈS.** Paris-Delhi à partir de 4 200 francs A/R avec la Route des Indes, puis Delhi-Lucknow (2 vols quotidiens), à partir de 450 francs l'aller simple.

■ **HÔTEL.** Le Taj, construit il y a deux ans dans le style classique et baroque des nababs, avec coupole et jardins. Accueil, chambres, service, cuisine : tout y est d'un raffinement extrême.

■ **CIRCUIT.** La plupart des spécialistes de l'Asie sont en mesure d'organiser un circuit permettant de découvrir Lucknow. Citons notamment la Route des Indes (tél. : 01-42-60-60-90), qui passe deux nuits à Lucknow et s'imprègne du charme de ses imambaras dans le cadre de son circuit en voiture particulière avec chauffeur intitulé « l'Inde des poètes » (14 jours, à partir de 15 370 francs par personne en

chambre double, de Paris).

■ **LIRE.** Récent, Lucknow, *Memories of a City*, de Violette Graff, chercheur au Centre d'études et de relations internationales de la Fondation nationale des sciences politiques. Pour revivre le passé tumultueux de la capitale des nababs, de la révolte des Cipayes aux péripéties de l'histoire politique récente (Oxford University Press, Delhi). Le numéro 157 du magazine *Beaux-Arts* (juin 1997). De la part de la princesse morte, de Kenizé Mourad (Laffont) évoque longuement Lucknow de même que le dernier roman de Vijay Singh, *Tourbillon d'ombres* (Ramsay).

■ **S'INFORMER.** Auprès de l'Office national indien du tourisme, 13, boulevard Haussmann, 75009 Paris, tél. : 01-45-23-30-45.



Suzhou entre deux paradis sur France Culture

dimanche 9 novembre, 14h-15h30

Dans «L'usage du monde», le magazine voyage de Marie-Hélène Fraïssé Florence Evin vous emmène en Chine du Sud.

France Culture

Le Monde

VOYAGES sur les routes de la soie

D'Istanbul à Pékin en passant par Palmyre et Persepolis, Samarkand et Kashgar, Pagan et Angkor, Orient vous emmène sur les routes de la soie, de l'or, des parfums, des épices... et vous propose des voyages culturels accompagnés par des spécialistes.

- **YEMEN - 11 jours :** à partir de **11 700 F**
- **INDE - 16 jours :** à partir de **13 590 F**
- **VIETNAM - 20 jours :** à partir de **15 780 F**
- **SHANGHAI - 8 jours :** à partir de **4 600 F***
- **PÉKIN - 9 jours :** à partir de **4 950 F***

*avion et hôtel compris



Orient's
sur les Routes de la Soie

29, rue des Boulangers - 75005 Paris
Tél. 01 40 51 10 40

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____

souhaite recevoir gracieusement la brochure Orient's.



Le prix de la rébellion

AU CŒUR DE LUCKNOW, sur les rives de la Gomti, un lieu paisible et verdoyant avec des allées de graviers bordées de haies taillées à l'anglaise. A l'entrée, un cimetière moussu aux épitaphes solennelles. Au centre, intact, un grand salon décoré de lithographies représentant des scènes de bataille. Tout autour, les ruines de divers édifices (résidences privées, hôpital, banque, prison, poste, abattoir, église gothique, magasins), vestiges de « *The Residency* », cette cité miniature où, pendant des années, les Anglais vécurent dans un splendide isolement... jusqu'en mars 1857, année de la « révolte des Cipayes », ces mercenaires autochtones enrôlés dans l'armée des Indes.

A l'origine de ce que les Indiens nomment la « grande rébellion », la décision des Anglais de remplacer un vieux mousquet par un nouveau fusil dont les cartouches étaient enduites de graisse de bœuf (animal sacré des hindous) ou de porc (animal impur aux yeux des musulmans comme des hindous). « *Sacrilège !* », protestèrent aussitôt les uns et les autres. Déclenchée au Bengale, la mutinerie allait rapidement s'étendre dans la plaine du Gange et se transformer en un soulèvement populaire contre l'occupant étranger.

A Lucknow, un vent de panique souffla sur la Résidence encerclée par les mutins et les troupes du royaume musulman d'Oudh, annexé par les Anglais en 1856. L'église fut convertie en entrepôt à grains, la salle des banquets en hôpital tandis que les dômes étaient percés pour accueillir des canons et

les pelouses balafrées de tranchées. Les assiégés tentèrent bien une sortie mais ils se retrouvèrent confrontés à une armée de 6 000 individus. Résultat : une belle déroute. Abandonnant leurs morts sur le champ de bataille, les Anglais battirent en retraite.

Ainsi débuta un siège qui allait durer six mois. Ironie du sort, Sir Henry Lawrence, qui commandait la place, fut balayé par un obus tiré par un canon britannique subtilisé par les rebelles indiens ! Apre combat dont les Anglais devaient, finalement, sortir vainqueurs grâce aux renforts accourus des villes voisines. Leur vengeance allait être implacable. Plusieurs prisonniers furent ainsi ligotés à la bouche des canons et déchiétés par la mise à feu. Des musulmans furent enveloppés dans des sacs en peau de cochon avant d'être pendus. Quelque deux mille rebelles furent passés à la baïonnette et leurs corps abandonnés sur place.

La ville, elle non plus, ne devait pas être épargnée. De la Résidence, ne subsistèrent que des ruines. Le Maachi Bhawan, l'un des plus anciens palais de la cité, fut dynamité dans la bataille tandis que le complexe de Qaisarbagh était mis à sac puis détruit. En fait, tout ce que la ville comptait de palais fut, systématiquement, pillé. Martyrisée mais toujours debout, Lucknow se dresse aujourd'hui, plus fière que jamais, drapée dans son manteau d'histoire.

V. Si.